Bulletin météorologique.

Washington, 19 octobre — Indications pour la Louisiane—Temps pluie; plus frais; vents du sud-est tournant à nord-ouest.

A HONOLULU.

Presse Associée

San Francisco, Californie, 19 octobre—Le vapeur Mariposa est arrivé aujourd'hui d'Australie, par voie d'Honolulu. Il apporte la correspondance suivante datée du 12 octobre:

Le soldat James M. Wall, de la compagnie C du premier régiment du New York, est paralysé de la tête aux pieds. Il s'est jeté dans une eau peu profonde et sa tête a porté sur un roc. Il se rétablira.

Cent trente malades sont installés à l'hôpital militaire. Un homme souffrant de la fièvre est en danger de mort. La malaria, les rhumatismes et la dyssenterie sont les maladies dominantes. Et la nostalgie n'améliore pas l'état de choses. Il y a dans les camps plus de cas de malaria qu'on ne pouvait raisonnablement s'y attendre.

Mais ces maladies sont dûes en grande partie aux habitudes des hommes.

Le capitaine Tanner, de la marine des Etats-Unie, a fait au Bureau des Travaux Publics le plan du quai et des travaux d'excavation nécessaires pour permettre l'usage du bord de la mer, de façon que des entrepreneurs puissent faire des soumissions. Il est maintenant certain qu'aucun délai ne sera apporté à l'établissement d'une station navale à Honolulu.

Le juge W. F. Frear est parti pour Washington, où il assistera aux séances de la commission hawaiienne avant la réunion du Congrès. Il emporte une masse de documents.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12....Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris :

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 m

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$3.00..Un an | $1,50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger :

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Les prétendus dangers de la République.

Les agrandissements des Etats Unis, leurs essais de colonisation, les proportions qu'ont prises, dans ces derniers temps, leurs entreprises militaires et commerciales, font beaucoup jaser, en ce moment, dans le monde politique, philosophique et religieux. On s'y demande, ici, en Amérique, comme ailleurs, en Europe, quels peuvent être les résultats de ce mouvement nouveau, un peu inattendu, et jusqu'où il peut nous conduire sur cette voie. Un des plus grands libéraux de l'Europe, un vieux républicain, quoique Espagnol, M. Emilio Castelar, y voit la mort du libéralisme, l'effondrement de l'édifice républicain, l'installation de l'impérialisme, et il cite des exemples à l'appui de ce qu'il avance.

Qu'on se donne la peine d'examiner ces exemples, celui de l'ancienne Rome, par exemple, que lui et d'autres citent, à tout propos et hors de propos, et l'on verra que ce ne sont pas les agrandissements de la République romaine qui ont déterminé sa chute.

La véritable cause de la transformation de la république romaine en empire, c'est la corruption des romains et les vices qu'ils avaient contractés avec le temps, avec la vieillesse. C'est le "Panem et Circenses",(du pain et les jeux du cirque) qu'ils réclamaient à grands cris et qu'il leur fallait à tout prix, qui a tué, chez eux, le libéralisme et l'institution républicaine.

Nous sommes bien loin de ces besoins et de ces mœurs, il faut en convenir. Nous n'avons même pas eu le temps de les contracter; nous sommes trop jeunes pour cela. Nous datons à peine d'un siècle—une minute dans l'existence d'un peuple.

Qu'on nous laisse au moins sortir de l'adolescence et arriver à notre pleine maturité; il sera peut-être possible, alors, de nous avertir des dangers que pourront courir nos institutions. N'est-ce pas à ces dernières que nous devons d'être ce que nous sommes?

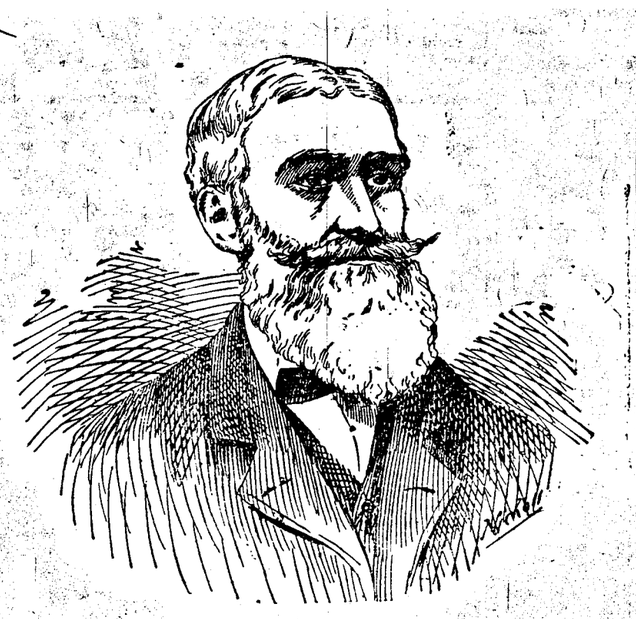
Ce n'est pas quand l'arbre en est à peine à sa première année de rapport, et que les fruits sont encore pendants aux branches, que nous nous amuserons à le couper à la racine. Ce qui vient de se passer au jubilé de Chicago, nous eut complètement rassurés sur ces étranges prédictions, si nous avions eu, un seul instant, besoin de l'être.

Dépouilles Opimes.

Le musée du Royal College des chirurgiens londoniens va s'enrichir de pièces nouvelles; une collection de crânes de Baggaras. Les Baggaras formaient, comme on sait, la meilleure troupe du Khalife Abdul-Ahi.

Ces débris humains seront placés dans une vitrine, non loin du squelette de Jonathan Wild, de l'ossature d'O'Brien, le géant irlandais, et des restes de la célèbre naine sicilienne qui répondit de son vivant au nom de "Mlle de Crackani". Le squelette d'O'Brien mesure 8 pieds 4 pouces, celui de Mlle de Crackani, 20 pouces.

On montre aussi, dans une salle de ce musée, la table et la chaudière où le chirurgien John Hunter "prépara" le corps du géant irlandais O'Brien. Cet infortuné O'Brien passa les derniers mois de sa vie dans des transes terribles. Il savait que John Hunter désirait acquérir sa dépouille mortelle pour se livrer à des observations scientifiques; mais O'Brien ne voulait entendre parler à aucun prix de cette gloire posthume. Il conclut un marché avec un entrepreneur de pompes funèbres qui s'engagea à lui donner la mer pour unique sépulture. Mais Hunter fut averti à temps. Il acheta l'entrepreneur et le cadavre. O'Brien occupe aujourd'hui une vitre spéciale, exposé malgré lui.



LEOPOLD II, ROI DES BELGES.

On annonce que ce souverain d'un caractère excentrique visitera prochainement les Etats-Unis. Léopold II n'a que soixante-trois ans, mais il parait plus âgé. En Europe il est considéré comme un noceur incorrigible. Il aime les intrigues, et les scandales dans lesquels il a figuré, s'ils étaient racontés, rempliraient plusieurs volumes.

Le roi des Belges passe une grande partie de son temps à Paris, où il s'occupe de "lancer" de nouvelles étoiles de théâtre.

Léopold II est en outre souverain de l'Etat libre du Congo, un territoire qui lui a rapporté une grande fortune.

Les "Sans-Patrie" Dans l'Antiquité.

Les sinistres farceurs qui se glorifient d'être sans patrie et poussent l'audace et le cynisme jusqu'à crier: «A bas la France» sont absolument odieux mais aussi fort agaçants, lisons-nous dans le «Gaulois».

Rien n'est impertinent comme leur prétention d'émettre des idées nouvelles.

A les en croire, ils auraient inventé quelque chose à une époque où il est extrêmement difficile de rien inventer.

Ils se donnent des airs tour à tour cavaliers, fringants, pédants, solennels et dédaigneux, de novateurs et d'initiateurs.

Tantôt ils pontifient et tantôt ils pirouettent. Ils sont ravis d'épater les bourgeois, ils se pâment d'aise lorsque leurs doctrines font horreur et tressaillent de joie quand on les traite de francs criginauxou même de bons détraqués.

Pour leur faire baisser le ton il faut qu'on les étrille à coups de canne, ce qui leur arrive parfois depuis quelque temps.

En somme, ces prétendus novateurs sont des ressemeleurs de rangaines éculées, des savetiers en vieux, de simples «gniaffs».... ou si l'on veut des revendeurs de vieux habits, de vieux galons, de chiffons ou de haillons philosophiques et sociaux.

Il est vrai que le bon moyen d'avoir l'air d'innover est souvent de retaper des choses caduques.

Il faut remonter haut pour trouver les ancêtres des «sans-patrie».

Anacharsis, Klootz, Saint-Simon, Fourrier, Cabet, Considérant, et autres socialistes, communistes, humanitaires, etc., etc., n'étaient assurément pas des patriotes.

Ils se disaient volontiers citoyens du monde.

Cabet, trouvant que le territoire français était un mauvais terrain pour la semence et la culture de ses idées, sollicita une concession dans un pays lointain et fonda la république icarienne. Les icariens devaient faire revivre l'âge d'or sur la terre. Ils supprimaient les lois, la guerre, la morale bourgeoise, la famille, la propriété, la religion.... ils supprimaient tout ce qui, à leur avis était le moyen de fonder la paix et le bonheur éternels. Au bout de quelques jours ils s'entredévoraient littéralement.

On dut rapatrier les survivants: cette aventure est bien loin de nous, et sauf les spécialistes tout le monde a oublié les couplets d'une revue intitulée: «l'Icarie», et dont voici un spécimen:

Partant pour l'Icarie
Ce bon monsieur Cabet
Disait à sa patrie
Je te quitt' sans regret,
De mon nouveau royaume
Gaze que j'aime tant,
Je suis le premier homme
Et le dernier enfant....

Mais Cabet et ses pareils s'ils se proclamaient volontiers citoyens du monde, s'ils rêvaient de fonder de nouvelles républiques, n'insultaient point leur patrie..

Jamais ils n'eussent crié: «A bas la France....»

Les vrais ancêtres de nos «sans-patrie» remontent à l'antiquité grecque.

Ce sont les cyniques Antisthène et Diogène.

Ces illustres pouilleux, que quelques amateurs de paradoxes ont voulu nous donner comme des modèles de haute vertu, professaient des idées sinon identiques au moins similaires à celles de nos bons anarchistes.

A une époque où l'idée de «civisme» était poussée jusqu'au fanatisme, où le culte du sol natal prenait les proportions d'une véritable religion, ils affectaient de railler la «patrie» et se proclamaient «hommes de partout».

Antisthène déclarait que le nom «d'étranger» ne devait être donné à aucun être vivant, vint-il de la Lune ou du Soleil, et qu'il ne faisait aucune différence entre un Athénien et n'importe quel barbare.

Diogène n'avait pas cette impartialité: en sa qualité d'Athénien, il admirait.... les Spartiates.

D'après cet aimable loqueteux, il n'y avait pas en ce bas monde une seule cité dont les habitants pussent légitimement se parer du nom d'«hommes». Mais les Spartiates pouvaient à la rigueur passer pour des «enfants», tandis que les Athéniens n'étaient même pas des «enfants....» et n'étaient pas même des «femmes».

On voit que Diogène, s'il n'était pas patriote, n'était pas galant non plus.

Comme les modernes anarchistes, Antisthène et Diogène prêchaient l'abolition de la propriété et la communauté des femmes.

Ces belles doctrines n'empêchèrent pas Diogène de demander une indemnité à de jeunes ivrognes qui lui avaient subtilisé son tonneau...

D'après les Cyniques, la communauté des femmes pouvait seule remédier à la débauche, qui, disaient-ils, leur faisait horreur: on reconnait là les théories de nos vertueux anarchistes. C'est de la philosophie à la façon de Gribouille qui se jetait à l'eau pour ne pas se mouiller ou de Cadet Buteur qui chantait:

On me dit: chapeau bas!
Je l'mets par terre, y n'tombr'a pas!

On connait le mot sublime de ce «compagnon» qui, visitant le Louvre, s'écriait:

—Que de toile perdue, et le peuple n'a pas de chemises!

Diogène eût tenu le même langage. Les Cyniques avaient horreur des arts, des lettres et même des sciences.

En somme, leur but était de ramener le monde à l'état sauvage.

Tout ce qui était bien, noble, élégant les révoltait.... mais surtout l'idée de Patrie.

Ah! «sans-patrie», vous n'avez décidément rien inventé et vos lugubres fumisteries sont, comme le jeu de l'Oie renouvelées des Grecs.

Démenti.

Presse Associée—

Washington, 19 octobre—Le département de la guerre publie aujourd'hui la note suivante:

Questionné au sujet du rapport annonçant qu'un congé avait été refusé au colonel Wm J. Bryan, commandant du troisième régiment du Nébraska, le secrétiare de la guerre a fait la déclaration suivante:

Le colonel Bryan n'a demandé aucune faveur au département de la sorte, de sorte que rien ne lui a été refusé. Tous les rapports du contraire sont dénués de fondement.

Théâtre de l'Opéra.

NOUVELLE-ORLEANS.

Sous cette rubrique, nous lisons dans le «Moniteur des Théâtres», publié à Paris, les lignes suivantes:

La troupe de premier ordre que vient de former M. Charley nous fait présager une campagne théâtrale des plus artistiques.

Indépendamment des deux étoiles dont nous avons publié dernièrement la biographie Mme Péters-Fiérens et M. Gibert, tous deux de l'Opéra, le reste de la troupe est d'une homogénéité parfaite et digne des deux chefs de file.

Nous ne trouvons, en effet, dans cette compagnie que des habitués du succès.

Mme Bergès, une chanteuse légère de grand style que les Bordelais ont applaudi toute la saison dernière.

Mlle Augusta Pouget, l'une de nos divettes d'opérette les plus appréciées.

M. Selrack, un ténor dont la réputation n'est plus à faire.

M. Gaidan, un baryton de grand opéra dont la voix puissante a fait merveille au Grand-Théâtre de Bordeaux.

M. Godefroy, de l'Opéra-Comique, élégant baryton applaudi sur nos premieres scènes.

M. Bouxman, première basse du grand théâtre de Nantes, dont la carrière ne compte que des succès.

Puis Désiré, le gros Désiré, le joyeux Désiré des Bouffes-Parisiens—le comique par excellence que le théâtre des Célestins de Lyon nous avait pris pendant trois ans.

Et, enfin, Mlle Staccione, première danseuse étoile de la Scala de Milan, une des plus brillantes danseuses de l'Italie qui retrouvera à la Nouvelle-Orléans le grand succès qu'elle a toujours obtenu dans les grandes villes de France et de la péninsule.

Avec de semblables éléments et le répertoire choisi que M. Charley compte donner, les abonnés de l'Opéra-Français ont de superbes soirées en perspective.

Du même journal:

A L'EXPOSITION.

Nous avons déjà dit qu'il était question de construire dans l'Exposition un théâtre gigantesque

C'est chose décidée.

Une salle des Fêtes colossale sera aménagée au centre du palais des Machines. Elle comprendra sept travées de ce palais de façon à présenter une surface de 112 mètres sur 112 soit 12,544 mètres carrés, et pourra recevoir environ 15,000 spectateurs assis en amphithéâtre sur des gradins étagés autour d'une grande piste circulaire.

A droite et à gauche, dans l'intérieur même du palais des Machines, deux larges escaliers donneront accès aux tribunes.

La salle sera éclairée pendant le jour par une grande coupole vitrée de 40 mètres de diamètre, le soir par l'électricité. C'est M. Kaulin, architecte, qui prépare en ce moment la maquette de la future salle des Fêtes à l'échelle de 2 centimètres par mètre.

On peut se rendre compte des dimensions relatives de cet aménagement en considérant que la salle des Fêtes du Trocadéro ne contient que 4,900 spectateurs au lieu de 15,000 que pourra recevoir la nouvelle salle de l'Exposition de 1900.

Voulez-vous gager que, malgré des travaux énormes non encore commencés, le théâtre du palais des Machines inaugurera avant l'Opéra-Comique? Que parions-nous? Un portrait de M. Bernier déguisé en écrevisse.

Académie de Musique.

PROCHAINE OUVERTURE.

Le Col. John D. Hopkins qui a loué les théâtres St-Charles et Académie de Musique, écrit à son gérant à la Nouvelle-Orléans, M. Charles E. Davies, qu'il ouvrira l'Académie, le 6 du mois prochain, avec une compagnie d'opéra qui jouera toute la saison, à des prix populaires.

La compagnie engagée par le Col. Hopkins est la compagnie d'opéra Murray-Lane, composée des artistes originaires de la compagnie d'opéra de Castle Square qui a obtenu de si remarquables succès, durant deux saisons consécutives, à Boston: qui a joué deux saisons à Cincinnati, une saison au Théâtre Broadway, Denver; une saison au Grand Northern Theatre de Chicago, ainsi qu'au Caveau Urich, à St-Louis.

Les principaux artistes de la compagnie sont J. K. Murray et Clara Lane, sa femme, qui ont su s'entourer d'une troupe de trente-huit personnes, formant une puissante combinaison des talents les plus renommés du pays.

M. Davies a engagé un grand nombre de travailleurs qui sont en train de réparer, de repeindre, de décorer, de remettre à neuf ce théâtre et il garantit qu'avant la date de l'ouverture, il en aura fait une salle plus brillante et plus attrayante qu'elle ne l'a été depuis des années.

Théâtre St-Charles.

A côté de Ferncliffe, qui tient l'affiche, depuis dimanche, et obtient de vifs succès, le St-Charles nous offre des variétés fort amusantes et fort intéressantes, avec Pete Baker, un excellent comédien, la Papinta, aux danses éblouissantes, Barney Fagan et Henrietta Byron. Il y a là de quoi passer une soirée bien agréable.

Grand Opera House.

Pendant que "Led Astray," poursuit le cours de ses succès au théâtre de M. Greenwald, on y répète à force un autre des meilleurs productions d'Augustin Daly "The Great Unknown," la grande inconnue ou plutot la "grand incomprise," une pièce très amusante, qui maintiendra au Grand Opera House la foule qu'y a attirée Led Astray. Cela fera deux semaines de succès exceptionnels.

Tulane et Crescent Theatres.

Jamais, croyons-nous, il ne s'est fait, à la Nouvelle Orléans, une ouverture sous de plus heureux auspices que celle du Tulane, avec une pièce aussi essentiellement populaire que "Nathan Hale," et avec des artistes aussi aimés et méritant autant de l'être que M. N. C. Goodwin et Miss Maxine Elliott. Aussi, le public s'y précipite-t-il, chaque soir, avec un rare empressement, et fait-il une veritable ovation à ces excellents artistes.

Attenant au Tulane, et lui faisant pendant, est installée, depuis dimanche, l'excellente et populaire troupe des minstrels Field, la meilleure qu'il y ait en ce genre aux Etats Unis. Ils sont là 60 artistes qui jouent avec un ensemble étonnant, et recueillent, du commencement à la fin du spectacle, de nombreux bravos.

Fin de l'épidémie de fièvre jaune.

Presse Associée

Washington, 19 octobre—D'après des avis reçus au Bureau des Hôpitaux de la marine il n'y a eu qu'un seul nouveau cas de fièvre jaune hier à Franklin, Louisiane. La gelée à cet endroit et à d'autres points du Sud, ainsi que la réduction du nombre des cas et des décès au minimum, conduisent les autorités de Washington à croire que l'épidémie tire à sa fin.

L'inspection des trains est graduellement supprimée. Il est probable que tous les inspecteurs seront rappelés d'ici quelques jours.

---

sées, heures trop rares et trop courtes, pendant le temps que Paul resta à son régiment! Il s'échappait le plus souvent qu'il pouvait, accablant ses chefs de demandes de congé, menant à la caserne une vie exemplaire pour éviter les punitions.

D'un mot, en termes arrêtés entre eux et qui ne pouvaient exciter le doute, il la prévenait de son arrivée, et l'heure venue, elle descendait. Elle le trouvait à la place convenue, l'attendant souvent depuis longtemps.... Alors c'était un bonheur infini, des extases folles. Ils ne trouvaient pas de mots pour exprimer ce qu'ils ressentaient, de quel amour ardent et pur leur cœur tout entier était embrasé.... Et c'étaient des projets, des rêves....

Quelquefois le jour les surprenait.... Ils n'avaient jamais assez de temps pour se dire la joie qui leur emplissait l'âme.... Quelquefois il pleuvait... le vent sifflait à travers les branches. De gros nuages roulaient sur le ciel livide.... Ils ne voyaient rien, ne sentaient rien, ni les rafales, ni les tempêtes... tout entiers à leur extase.

Une nuit d'hiver, dans les derniers jours de décembre, ils avaient chanté leur extase, sous la pluie qui tombait, floconneuse et légère, sous le ciel gris. Nul incident pendant ces trois années, où leur passion, avivées par leurs entrevues, trop rares, ne fit que grandir et s'accroitre, atteignant un rare degré d'intensité.... Il était impossible de s'aimer plus qu'ils ne s'aimaient .... toujours prêts à sacrifier l'un pour le bonheur de l'autre leur repos, leur vie.

Une seule chose leur était chère à tous les deux, l'honneur de Liliane, l'honneur de la mère de Reine....

Bien qu'ils n'eussent rien à se reprocher, ils avaient contre eux les apparences, et le monde est si méchant.... ils le savaient, que nul ne voudrait croire à leur innocence. Il était donc nécessaire qu'aucun soupçon ne les effleurât.... que personne ne connût leur liaison.... leurs secrets et si doux rendez-vous. On a vu quelles précautions prenait, pour que leur union restât cachée, Paul de Lagarde. Liliane n'était pas moins prudente. Le jour de l'accident arrivé à Paul à la Marche où elle s'était rendue en compagnie de son beau-père et de son mari, aucun doute ne s'éleva sur les sentiments qu'elle pouvait avoir pour le blessé. On attribua à son état de faiblesse et de nervosité la syncope qui avait suivi la chute de M. de Lagarde.

A ce moment, en effet, Liliane paraissait fort souffrante. Son visage était devenu d'une pâleur de cire.... ses yeux se creusaient.... et M. Vernier s'en montrait fort inquiet. Il en parla à son fils.

—Tu devrais, lui dit-il, la promener de temps en temps, Cette jeune femme s'ennuie....

—Et où? demanda Juste, à Paris? Elle ne veut jamais y aller. J'ai souvent voulu l'emmener avec moi. Elle a toujours refusé.

—Tu devrais lui faire faire un petit voyage, cela la distrairait et ferait du bien à l'enfant.

—C'est, murmura le mari, que c'est bien difficile en ce moment.

—Et pourquoi?

—Les affaires.

Le magistrat haussa les épaules.

—Des affaires, toi?

—Enfin, conclut Juste, je lui en parlerai.

Quand il en fut question entre lui et sa femme, celle-ci refusa avec indignation.... Partir!... elle.... avec son mari!....se priver des seules joies!..Non... non!.... Elle n'était pas malades, du reste. Elle était bien où elle était... C'était la campagne. L'air y était bon! Reine se portait bien.... Elle ne demandait rien!

Pourtant, elle profita de l'occasion pour demander à son mari une grâce! Elle n'avait jamais vu de courses.... Elle serait heureuse de voir les courses de la Marche dont les journaux parlaient beaucoup. Juste ne put lui refuser cette satisfaction. Il en parla à son père qui déclara qu'il irait avec eux. Voilà pourquoi on avait vu Liliane parmi les mondaines accourues pour assister aux exploits de Paul de Lagarde et de ses camarades.

La jeune femme sortit de la réunion péniblement affectée, mordue par un sentiment qu'elle ignorait encore, la jalousie.... Elle avait entendu, autour d'elle, des femmes parler de Paul. Le jeune homme paraissait fort connu. On avait même cité le nom d'une dame italienne, une comtesse, qu'on donnait comme une de ses amies. On devine ce que devait souffrir de ces bavardages la pauvre Liliane, qui avait jusqu'ici vécu à l'écart de tous les bruits du monde, et qui, pour la première fois, entendait l'écho en parvenir à ses oreilles.

Oh! combien elle aurait donné pour être près de Paul, pour pouvoir l'interroger, lire dans ses yeux, entendre déclarer par sa bouche que tous ces gens avaient menti, qu'il ne vivait que pour elle et par elle! Elle ne croyait pas à sa trahison, mais elle avait peur maintenant, peur des tentations, des embûches qu'elle voyait se dressant de toutes parts autour du jeune homme fêté, envié, désiré! Elle avait perdu sa sainte confiance et sentait l'inquiétude sécher ses os...

Oh! pourquoi était-elle venue là? Pourquoi avait-elle quitté sa douce retraite où tout le jour elle pouvait penser à lui? Puis l'accident était arrivé et elle avait dû quitter le champ de courses sans avoir pu se renseigner assez, comme elle l'eût voulé, sur le sort de Paul.

Elle savait qu'il n'était pas gravement blessé, qu'il avait pu marcher et qu'il était parti. Elle l'avait aperçu même après la chute au bras d'un ami.... Mais combien elle aurait voulu se rapprocher de lui, lui parler! Impossible!.... Placé entre son beau-père et son mari, elle devait surveiller même ses regards, Elle avait peur déjà que le cri qu'elle avait jeté en voyant tomber Paul et l'évanouissement qu'elle avait eu n'eussent éveillé les doutes de son mari.... Oh! pourquoi était-elle venue?

Elle se disait cela. Sa pensée était pleine de ce regret pendant le retour qui avait lieu sur la route poudreuse, ensoleillée, dans un méli-mélo de voitures, de tapissières et de véhicules de tous genres. Juste paraissait s'émerveiller. Quel mouvement! Son père lui-même ne pouvait s'empêcher de s'y intéresser.

Il disait ce retour de courses très beau. Beaucoup de monde. Un temps superbe.... On commençait, dans la rapidité de la marche, à sentir une brise douce qui venait rafraîchir l'air embrasé Des toilettes claires, des chapeaux fleuris se détachaient de la cohue comme des bouquets. Tout le monde paraissait joyeux, animé. Liliane seule demeurait silencieuse et semblait ne rien voir.

Juste la moutra à son père.

—Toujours comme ça, murmura-t-il. Ah! c'est gai!

Le magistrat toucha le bras de la jeune femme.

—A quoi pensez-vous? demanda-t-il doucement.

Liliane sursauta brusquement comme arrachée à un songe qu'elle faisait.

Elle sourit au magistrat et répondit:

—Je pense à ma fille. Voilà bien longtemds que je ne l'ai embrassée.

Et elle retomba dans son silence. Autour d'elle le spectacle était délicieux.... Les rayons du soleil devenus plus doux, moins ardents, inondaient de lumières les harnais brillants, les roues étincelantes, les caisses vernies des équipages, faisant resplendir les fleurs des chapeaux, les soies des robes.

La file des voitures dans un nuage de poussière dorée semblait aller se perdre dans un ciel d'apothéose.

Un roulement assourdissant, des murmures, du bruit.

Puis, tout à coup, au cri perçant, un arrêt brusque....

Un accident venait d'arriver. Les chevaux de la victoria dans laquelle se trouvait Liliane venait de renverser une jeune fille.

On la mouta sur le talus, ensanglantée, toute pâle.... Mme Vernier sauta à terre, le cœur battant d'une terrible émotion.. On essayait de la rassurer. Ce ne serait rien. La jeune fille avait été à peine effleurée.

N'importe! Liliane voulut faire monter la blessée près d'elle, dans la voiture, l'interroger, s'assurer qu'elle n'avait pas de mal et qu'elle n'avait besoin de rien.

La victoria était restée stationnaire, rangée au coin d'une route, laissant passer les autres voitures.

Peu à peu, la jeune fille revenait à elle, ouvrait les yeux.

Elle paraissait jolie, tres brune, le teint chaud et coloré, la tête coiffée d'un foulard. Elle était vêtue comme ces Italiennes que l'on voit circuler dans Montmartre et qui servent de modèles aux peintres.

Elle tenait dans ses mains crispées quelques petits bouquets de violettes à moitié écrasés et fanés.

Ses vêtements, son visage, ses cheveux étaient souillés de poussière.

Elle avait roulé sous les pieds des chevaux. Il y avait à son front quelques gouttes de sang. Liliane avait appuyé la tête de la jeune fille sur ses genoux. Elle faisait sentir à la blessée des flacons de sels qu'elle avait.

A continuer).

Mrs. Winslow's Soothing Syrup

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.